

Journal du réel, numéro 1, vendredi 4 mars 2005

**COMPETITION FRANÇAISE
LES ENRACINÉS, DAMIEN FRITSCH**

France, 2004, 52 minutes

«Les nomades n'ont pas d'histoire, ils ont seulement de la géographie», écrivait Deleuze. Damien Fritsch est allé vérifier la réciproque qui dit que les enracinés n'ont pas de géographie, mais seulement de l'histoire, des histoires. Car si fuir c'est voir, rester c'est rêver. Quel est le monde de ceux qui n'ont pas vu le monde ?

Un cadre-cuisine simple. En off, on entend une voix de vieille femme. *«C'est incroyable...c'est drôlement bien ces machines...c'est net...oh la!-»*

Puis la voix apparaît dans le cadre, c'est Yvette. Dès les premiers plans du film, Damien Fritsch dévoile l'artillerie (légère) du cinéma et rompt définitivement le quatrième mur. Il y a une machine, comme un corps étranger, qui transforme la réalité. Il faut bien dire, à un moment ou à un autre, d'une manière ou d'une autre, que c'est du cinéma. Damien Fritsch le dit au début. Comme ça c'est réglé, on passe à autre chose.

Autre chose. Une femme au regard d'une douceur bouleversante se tient, immobile, face à la caméra. Elle regarde droit dedans, elle se tait, le plan dure, elle recule, comme prise par le cadre, par ce corps étranger, bête fauve qui effraie et attire. Le plan s'arrête enfin, on revient au cadre-cuisine du début, Yvette s'affaire, elle raconte sa vie.. Pour se marier, elle avait passé une annonce dans le journal : *«J'avais dit, je prends le premier qui vient, et bien j'ai pris le premier qui est venu - elle rigole -mais il était violent... j'me suis fait avoir comme une fleur...j'connais pas vraiment les gens, j'connais pas bien»*.

Une vie difficile, une vie de trahisons. Mais tout est dit sans amertume, d'une voix à la clarté limpide comme le regard. Les problèmes font partie du passé. Aujourd'hui Yvette mange des petits pois, caresse son chat, coupe du bois, lit le courrier, y répond. Sur son large lit qui prend tout le cadre, elle analyse avec une grande concentration toutes ces réclames dont en ville on ne sait que faire mais qui là-bas sont le lien principal avec la société (le réalisateur a volontairement filmé des gens vivant sans la télévision). Yvette est garde-barrière, elle est de 1923, elle vit depuis cinquante ans dans sa petite maison près des voies, où rien n'a dû changer exagérément depuis *La bête humaine*, ni les joies ni les drames. Elle ne «voit pas l'intérêt de vieillir». Et quand, d'une manière qu'on devine un peu maladroite, le réalisateur lui demande de parler de la mort, elle a ces mots : *«Personne ne prouve quoique ce soit puisque les morts sont morts»*. Idiote du village devenue sage femme, elle est un ange.

«J'oublie, je ne pense que positif. Le bien, je vois pas le mal. je me suis fait rouler mais c'est fini maintenant, je suis dans un cadre où je risque plus rien». Bien sûr Yvette parle de la vie qu'elle s'est organisée pour résister, mais on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase comme le plus bel hommage rendu par un «personnage documentaire» à son réalisateur qui a su organiser «un cadre où [elle] ne risque plus rien». Le cinéma n'est pas le cirque. Ici c'est la bête fauve (la caméra) qui doit apprivoiser son maître (le sujet filmé). Et à ce combat, Damien Fritsch est une bête féroce au regard de vierge.

Dix-sept minutes ont passé avec Yvette. Suivront trois autres portraits enracinés. Une femme, un homme, un homme et une femme. Ariette, Léon, Catherine et Jean nous diront leur histoire. Bonheurs et drames infinis. Toujours la parole emplira le cadre. Pedro Costa, à propos de son film, *Dans la chambre de Vanda*: *«Dans ce film, personne n'a été obligé d'écrire quoi que ce soit, il n'y a pas de «scénario cinématographique», Dieu merci! De toutes façons je serais incapable d'inventer des choses aussi fortes, aussi justes, aussi belles que celles que Vanda, Pango et tous les autres disent. Je ne peux que les remercier et organiser tout pour que cela soit encore plus fort»*.

Remercier le réel, et tout organiser pour que cela soit encore plus fort. Cela: la poésie du réel.

Le génie de Costa, comme ici celui de Damien Fritsch, est donc de tout organiser pour que la poésie des mots advienne, de mettre en place des espaces de parole afin qu'elle se déploie, libre et profonde. Le cinéma d'abord corps étranger chez ces enracinés solitaires devient alors lien avec tous les dehors. Il leur est littéralement offert par le réalisateur comme auditoire, comme foule, comme monde, comme géographie.

Camille Plagnet